



HAL
open science

“ ...comme le petit bout d’une communauté ”

Éric Soriano

► **To cite this version:**

Éric Soriano. “ ...comme le petit bout d’une communauté ”. *Journal des anthropologues*, 2017, pp.185 - 194. 10.4000/jda.6813 . hal-04889826

HAL Id: hal-04889826

<https://hal.science/hal-04889826v1>

Submitted on 15 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« ...COMME LE PETIT BOUT D'UNE COMMUNAUTÉ »
À propos de Colette Guillaumin (1934-2017)
Éric SORIANO

Éric Soriano, « « ...comme le petit bout d'une communauté » », *Journal des anthropologues* [En ligne], 150-151 | 2017, mis en ligne le 15 novembre 2019, consulté le 13 janvier 2025. URL : <http://journals.openedition.org/jda/6813> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.6813>

À partir du milieu des années 60, Colette Guillaumin engage le travail d'une œuvre au fondement d'une lecture inédite des rapports sociaux de race et de sexe (Naudier & Soriano, 2010). Son parcours retient aussi l'attention par ce contraste entre une forte influence intellectuelle et une reconnaissance scientifique relative. Il est à la fois le produit d'une trentaine d'années de mise à distance des travaux féministes par le monde académique et d'une volonté personnelle d'autonomie institutionnelle aujourd'hui inconcevable dans une institution comme le CNRS. Ce texte livre donc quelques éléments de réflexion pour comprendre une trajectoire significative d'un moment particulier de l'histoire des sciences sociales. L'œuvre de Colette Guillaumin s'écrit à l'intersection de conditions d'impossibilité de travaux sur les rapports sociaux de race en France.

Cet article doit beaucoup à un travail engagé avec Delphine Naudier. Il est le résultat de deux entretiens que nous avons réalisés avec Colette Guillaumin entre 2005 et 2006. La faible référence au texte de ces entretiens est ici une manière de respecter l'engagement que nous avons pris de ne pas en faire un usage trop ostentatoire. Les courts passages repris entre guillemets sont seulement une façon de rendre compte d'une « manière de parler de soi » et de la réception politique de l'avant-garde structuraliste (Matonti, 2005). En 1968, Colette Guillaumin a 34 ans. Elle fait partie de cette génération portée par l'augmentation des effectifs étudiants dans l'enseignement supérieur à partir du début des années cinquante (Pudal, 2008). Elle est née à Thiers d'un père issu d'un milieu d'artisans commerçants dans les travaux publics depuis deux générations et d'une mère marquée par des origines paysannes et l'exode rural d'une famille devenue ouvrière. Cette petite ville de province, située à une quarantaine de kilomètres de Clermont-Ferrand, est au croisement d'une histoire complexe. Non seulement Thiers est alors prise dans une variété de pratiques linguistiques, entre langues d'oïl et d'oc, entre provençal et « patois » locaux, mais elle a aussi accueilli des travailleurs immigrés, venus du Piémont et d'Algérie pour travailler dans les petites industries locales, et dont la présence transforme la ville. En 1941, un bataillon de grenadiers SS en fait un lieu d'occupation et couvre les activités de la milice, alors que nombre de juifs alsaciens s'y sont réfugiés. Colette Guillaumin est alors proche d'une jeune juive alsacienne, dont les oncles se fondent aisément dans la population des ouvriers agricoles. Elle dit son sentiment que son projet intellectuel puise profondément dans cette expérience initiale et que ses recherches n'ont été que l'accomplissement de « choses » réfléchies avant. En 1949, elle passe un baccalauréat littéraire Latin-Grec alors qu'elle n'a pas seize ans. Pour elle, les encouragements de sa mère, portée par l'insistance de « profs des petites classes du secondaire », seront déterminants dans sa poursuite d'études. Arrivée à Paris en 1954, Colette Guillaumin s'engage dans un parcours universitaire « décousu ». Elle y suit des enseignements d'ethnologie et de psychologie, elle passe plusieurs certificats de sciences humaines dans un contexte où la sociologie est presque inexistante. Elle vit

de petits boulots, mais multiplie surtout les vacances pour le CNRS. Secrétariat, relevés de cours, corrections de textes... elle travaille régulièrement pour le Bureau d'étude de Paul Rendu qui intégrera plus tard le CNRS. C'est durant cette période qu'elle obtient un premier poste de technicienne en 1962 au sein du laboratoire de Chombart de Lauwe. Elle y envisage le programme de recherche qui deviendra la matrice de sa réflexion. Elle s'inscrit alors en thèse avec Roger Bastide, rentré du Brésil en 1957. Celui-ci devine vite que les intentions de l'étudiante ont longtemps été mûries et doivent leur acuité à son expérience des rapports de sexe.

Il est vrai que Colette Guillaumin s'intéresse aux mutations qui se sont opérées au XIX^e siècle et ont permis l'émergence du racisme « scientifique ». Cette prédilection pour la genèse des idées raciales se prolongera longtemps. Mais, au milieu des années 60, Colette Guillaumin cherche surtout un matériau mobilisable pour se donner les « moyens techniques de dire ce qu'elle a à dire ». En pleine période de domination du structuralisme, elle refuse de procéder par entretiens ou par questionnaires. La médiation de l'enquêteur y produit une forte autocensure caractéristique des discours suscités, pense-t-elle. Tout porte à croire qu'elle a alors peu investi les travaux anglo-saxons. Elle s'intéresse donc au texte écrit à diffusion populaire et en particulier au langage journalistique. Elle rassemble un corpus issu du quotidien le plus tiré en France, France-Soir, et tente d'identifier comment ces textes rendent compte des appartenances minoritaires et les catégorisent. Si les identifications raciales sont centrales dans son enquête, la façon dont les femmes ou les homosexuels sont saisis renvoie aux mêmes logiques. Donc, contrairement à ce que prétendent la plupart des travaux de cette période, le racisme « n'est pas qu'une méchanceté » et il n'est pas non plus à découvrir derrière des « personnalités autoritaires » ou des psychismes spécifiques. Il débute lorsque l'on considère « un individu comme le petit bout d'une communauté » et c'est précisément ce que les catégorisations identifiées dans France-Soir permettent d'opérer. Alors même que l'expression du racisme s'est progressivement euphémisée depuis la fin de la guerre, Colette Guillaumin lui donne alors une portée puissante en nommant une idéologie performative.

L'idéologie raciste, qui n'a pas besoin d'être intellectualisé pour exister. Le racisme est bien davantage qu'une doctrine ou une théorie, comme la définition ordinaire l'a désigné. Toute son œuvre se concentre donc sur une question : comment, dans une société donnée, les majoritaires parlent-ils des minoritaires ? Comment certaines manières de dire les autres relèvent d'un inconscient collectif qui produit et perpétuent des formes naturalisées de domination : la race, le sexe et... la classe. En 1969, Colette Guillaumin soutient sa thèse devant un jury composé de Roland Barthes, Roger Bastide, Raymond Aron et Paul-Henry Chombard de Lauwe. Raymond Aron lui reproche son usage du concept d'altérité, Chombard de Lauwe exprime des réticences face à l'objet, mais sa reconnaissance académique est réelle et les soutiens de Roland Barthes et Roger Bastide indéfectibles.

Pourtant, L'idéologie raciste rencontre des résistances : la thèse s'attaque à un objet extraordinairement peu investi par les sciences sociales françaises et elle se départit de la perspective morale véhiculée par l'antiracisme militant. L'ouvrage qui en est tiré sera refusé par les éditions Gallimard, puis par les éditions du Seuil, et ne sera finalement publié qu'à la faveur de la démarche d'un éditeur suisse (Mouton). Quant à John Rex, figure de la sociologie britannique des rapports de race, qui lui propose par écrit de

traduire l'ouvrage en anglais, elle ne lui répond pas... En 1972, l'absence de réception est patente, les recensions peu nombreuses et l'édition originale mal diffusée en bibliothèque. Elle y défend pourtant une position originale qui livre de nombreuses pistes pour une interprétation relationnelle du racisme. Comme Georges Balandier parlait de « situation coloniale » (Balandier, 1951), Colette Guillaumin décrit des « situations minoritaires ». Dans une période où les analyses en termes de rapports de classe demeurent dominantes, ses propositions ont un avant-goût weberien scientifiquement marginal, mais politiquement essentiel dans l'univers féministe. Son texte donne des éléments permettant de se placer au cœur du face-à-face sexué ou, pour parler comme Dominique Memmi, de la « domination rapprochée » (Memmi, 2003). Car l'usage des catégories identifiées dans son enquête lexicographique fonctionne comme autant d'injonctions sociales et d'appropriations des racisés et des féminisés par les majoritaires.

Depuis plusieurs années, Colette Guillaumin a opté pour le statut de « chercheur individuel » grâce à la tutelle permanente des « patrons prestigieux » (Roger Bastide, puis Roland Barthes) et elle ne sera rattachée à un laboratoire que dans les dernières années de sa carrière au CNRS. Dans son récit de ses années 70, elle apparaît comme une figure intellectuelle qui trouve, dans la dynamique contestataire, les moyens d'une réflexion collective. Cette dynamique se construit dans de multiples lieux privés où l'on parle, où l'on lit, où l'on partage des textes et où se constitue progressivement un univers d'exégèses et de lectures communes : « l'article de Monique Wittig dans *L'Idiot International*, le numéro de *Partisans* en octobre 1970, le papier de Nicole Mathieu "Notes pour une définition sociologique de la catégorie de sexe" sorti en janvier 1971... ». Elle exprime ses engagements comme des « discussions ininterrompues » avec les intellectuelles féministes comme Nicole-Claude Mathieu, Monique Wittig, Paola Tabet, Christine Delphy... Mais elle aime aussi à dire combien sa formation se fabrique de moments avec « des gens qui pensent par nécessité vitale », qui ne sont pas « des intellectuels de profession ».

Pourtant, elle apparaît aussi comme à distance des lieux du mouvement féministe. D'ailleurs, à moins de s'en tenir à la singularité de ses positions écrites, situer Colette Guillaumin dans l'univers des luttes féministes n'est pas si simple (Masclat, 2014). Cela l'est d'autant moins qu'elle s'est tenue à l'écart du travail d'interprétation de la mobilisation engagé par les théoriciennes des différentes tendances (Naudier & Achin, 2008). Rattachée à la nébuleuse du Mouvement de libération des femmes, elle se range du côté des féministes matérialistes, qui revendiquent un salaire contre le travail domestique. En 1977, elle rejoint la revue *Questions féministes* après sa création et participe aux débats houleux qui marqueront la fin de ce collectif. La question du rapport de l'hétérosexualité, et donc de l'homosexualité, à l'ordre politique et social cristallise des tensions et actualise des clivages antérieurs. Pour autant, tout au long de l'entretien, Colette Guillaumin donne toute son énergie à ne pas fixer les groupes par rapport à leurs leaders, s'évertue à ne jamais livrer toute faite la dimension institutionnelle des collectifs auxquels elle a participé, comme pour en faire une nébuleuse informelle et atténuer l'importance des luttes de pouvoir en son sein.

Tout au long des années 70, ses dispositions au retrait et l'audience progressive de ses textes féministes contribuent à rendre encore moins visibles les travaux de Colette Guillaumin sur le racisme. C'est paradoxalement cette audience nouvelle qui l'autorise

à une audace peu courante durant ces années-là. Elle ose un texte violemment critique à l'égard de Claude Lévi-Strauss, professeur au Collège de France. Dans « Race et Culture », publié en 1972 (Lévi-Strauss, 1971), celui-ci a surpris nombre de militants antiracistes du MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples), dont elle se sent la plus proche, qui avaient fait de lui l'un des plus éminents défenseurs de la cause sans qu'il n'eût d'ailleurs rien demandé. Refusé par plusieurs revues, et notamment par Les Temps Modernes, le texte de Colette Guillaumin et Marion Glean O'Callaghan est écrit dans les premières semaines de 1972 et paraît enfin en 1974 (Guillaumin & Glean O'Callaghan, 1974). Il explicite une position à l'égard du racisme en tous points contraire aux travaux de l'anthropologue. Elles le pensent comme une idéologie historiquement située plutôt qu'un invariant des sociétés humaines, elle en fait le résultat de la production de stéréotypes plutôt que de différences culturelles... Colette Guillaumin reste d'ailleurs profondément nourrie de travaux d'historiens marxistes qui se sont intéressés aux questions raciales et notamment à l'esclavage (Williams, 1944) : « l'esclavage n'est pas lié à la couleur de la peau ». Les vingt années suivantes, elle luttera ardemment contre les tentatives de réhabilitation de Gobineau et contre les formes de biologisme qui émergent de la Nouvelle droite. Elle rédigera aussi la préface à la réédition de L'origine des espèces de Charles Darwin à la demande de François Maspero et dirigera un séminaire avec Léon Poliakov tout au long des années 80.

En 1991, la sociologue Véronique De Rudder signale l'importance de L'idéologie raciste dans une note de bas de page : « L'ouvrage de Colette Guillaumin est fondateur (1972) : toutes les analyses contemporaines sur le racisme y font référence, et aucune ne peut sérieusement s'en passer. Or, il est devenu introuvable, même dans les bibliothèques où l'on a trop souvent "oublié" de le rapporter. Je profite de cette publication pour insister, y compris auprès de Colette Guillaumin elle-même, sur la nécessité de sa réédition, éventuellement actualisée » (De Rudder, 1991 : 78). Dix ans plus tard, Colette Guillaumin n'en a toujours que faire, mais face à l'insistance de plusieurs collègues, elle finira par donner son accord, sans réellement se soucier de la fortune d'une telle entreprise. C'est paradoxalement les éditions Gallimard qui l'accueillent, sans qu'aucune actualisation ne soit proposée. Si la boucle est ainsi bouclée, elle signe le point de départ d'une réception nouvelle. Lors des entretiens réalisés avec Delphine Naudier, elle s'était montrée inquiète à l'idée que l'on puisse proposer une lecture « individualisée » de son histoire intellectuelle. Sa façon de dire la fluidité des appartenances avait pour corollaire une volonté de retraduire son histoire féministe en termes informalisés. D'ailleurs, la puissance de son œuvre doit peut-être à ce contexte d'une sociologie encore en train de s'institutionnaliser et des libertés intellectuelles qui y sont associées.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALANDIER G., 1951. « La situation coloniale : approche théorique », Cahiers internationaux de sociologie, XI : 44-79.
- DE RUDDER V., 1991. « Le racisme dans les relations interethniques », L'Homme et la société, 102 : 75-92.
- GLEAN O'CALLAGHAN M., GUILLAUMIN C., 1974. « Race et race... la mode "naturelle" en sciences humaines », L'Homme et la société, 31(1) : 195-210.

- LÉVI-STRAUSS C., 1971. « Race et Culture », *Revue internationale des sciences sociales*, XXIII(4) : 647- 666.
- MASCLET C., 2014. « La quête des féministes. Techniques et enjeux de reconstruction d'un mouvement social », *Genèses*, 95(2) : 120-135.
- MATONTI F., 2005. « La politisation du structuralisme. Une crise dans la théorie », *Raisons politiques*, 18(2) : 49-71.
- MEMMI D., 2003. « Une situation sans issues ? Le difficile face à face entre maîtres et domestiques dans le cinéma anglais et français », *Cahiers du Genre*, 35 : 209-235.
- NAUDIER D., ACHIN C., 2008. « Les féministes en pratiques » in DAMAMME D., GOBILLE B., MATONTI F. & PUDAL B., dir., Mai Juin 68. Paris, Éditions de l'Atelier : 383-399.
- NAUDIER D., SORIANO É., 2010. « Colette Guillaumin. La race, le sexe et les vertus de l'analogie », *Cahiers du Genre*, 48(1) : 193-214.
- PUDAL B., 2008. « Ordre symbolique et système scolaire dans les années soixante », in DAMAMME D., GOBILLE B., MATONTI F. & PUDAL B., dir., Mai Juin 68. Paris, Éditions de l'Atelier : 62-74.
- WILLIAMS E. 1998 [1944]. *Capitalism & Slavery*. Chapel Hill, Univ. of North Carolina Press. Trad. fr. *Capitalisme et esclavage*. Paris, Présence africaine, 1998.

Principaux textes de Colette Guillaumin

- 1967. « Aspects latents du racisme chez Gobineau », *Cahiers internationaux de sociologie*, 42 : 145-158.
- 1972. « Caractères spécifiques de l'idéologie raciste », *Cahiers internationaux de sociologie*, 53 : 247-274.
- 1972. *L'Idéologie raciste. Genèse et langage actuel*. Paris, Mouton.
- 1974. (Avec GLEAN O'CALLAGHAN M.). « Race et race... la mode "naturelle" en sciences humaines », *L'Homme et la société*, 31(1) : 195-210.
- 1977. « Race et nature : système des marques, idée de groupe naturel et rapports sociaux », *Pluriel*, 11 : 39-55.
- 1978. « De la transparence des femmes. Nous sommes toutes des filles de vitrières », *Questions féministes*, 4 : 51-54.
- 1978. « Pratique du pouvoir et idée de nature. 1 : L'appropriation des femmes », *Questions féministes*, 2 : 5-30.
- 1978. « Pratique du pouvoir et idée de nature. 2 : Le discours de la nature », *Questions féministes*, 3 : 5-28.
- 1979. « Question de différence », *Questions féministes*, 6 : 3-21.
- 1980. « The Idea of Race and its Elevation to Autonomous Scientific and Legal Status », *Sociological Theories : Race and Colonialism*. Paris, UNESCO.
- 1981. « Le chou et le moteur à deux temps : de la catégorie à la hiérarchie », *Le genre humain 2 : Penser, classer* : 30-36.
- 1981. « Femmes et théories de la société : remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées », *Sociologie et société*, 13(2) : 19-31.
- 1981. « Nature et histoire : à propos d'un "matérialisme" », in OLENDER M. (ed), *Le Racisme : mythes et sciences*. Bruxelles, Éditions Complexe : 51-59.
- 1983. « Porter aux nues et penser pis que pendre : remarques sur les stéréotypes dans le racisme », *Recherche, pédagogie et culture*, avril-mai : 35-39.

- 1984. « Masculin banal/masculin général », *Le genre humain*, 10 : 65-73.
- 1986. « Sur la notion de minorité », *L'Homme et la société*, 77-78, juillet-décembre : 101-109.
- 1992. « Folie et norme sociale : à propos de l'attentat du 6 décembre 1989 », *Sexe, race et pratique du pouvoir : l'idée de Nature*. Paris, *Côté-femmes* : 143-149.
- 1992. « Questions de différence », *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Paris, *Côté-femmes*.
- 1992. « Usages théoriques et usages banals du terme race », *Mots*, 33(1) : 59-65.
- 1992. « Le corps construit », *Sexe, race et pratique du pouvoir : l'idée de nature*. Paris, *Côté-femmes* : 117-142.
- 1992. *Sexe, race et pratique du pouvoir : l'idée de Nature*. Paris, *Côté-femmes*.